

Philippe Madec

Mise[s] en *demeure*

Ce texte découle de la recherche PUCA « Architectures et Qualité Environnementale » : A. Bornarel ing., J. Fol phil., Ph. Madec arch.urb., A. Marinos AUec ABF, E. Thave arch., M. Hertig arch. Il a été publié dans l'ouvrage « **Nouveaux Paris** » sous la direction de Nicolas Michelin pour Le Pavillon de l'Arsenal, Paris 2005. *Il a été lu à la Saline Royale d'Arc-et-Senans, à l'invitation du Conseil Régional des Architectes de Franche-Comté. Il était accompagné d'une projection intitulée « Ma t[ti]jjerre ».*

« Pendant que les différentes scènes de la culture travaillent à valoriser la nouvelle instabilité, saluent le chaos et célèbrent l'inconséquence, on assiste depuis quelques années à une discussion d'un type nouveau ; partie des cercles écologistes, elle a été reprise par les milieux de l'économie et porte sur la durabilité — *sustainability*. On commence peu à peu à comprendre que l'actuel *way of life* et le long terme sont deux choses qui s'excluent totalement l'une l'autre. »¹

Peter Sloterdijk

Dans le même bateau

La conscience mondiale de la crise dans laquelle les terriens ont engagé la Terre crée un sentiment d'urgence et une mobilisation unique. Chaque semaine apporte son lot de savoirs sur les effets fatals du réchauffement de la planète, dû à la concentration des gaz à effet de serre dans l'atmosphère, stable des siècles et s'accroissant depuis le début de l'ère industrielle. Sceptiques, modérés ou défaitistes les scientifiques débattent et du niveau de réchauffement fin XXIe siècle prévu entre 2 à 6° C, et de la hausse incidente des Océans entre 20 à 70 centimètres. Ils s'opposent sur les actions à mener pour ralentir le désordre en cours, sur leur utilité ou inefficacité face à l'altération que certains prévoient inéluctable. Que nous le sachions ou le sentions, nous vivons l'histoire qu'Hans Jonas décrivait dès 1979 : « Brusquement ce qui est tout bonnement donné, ce qui est pris comme allant de soi, ce à quoi on ne réfléchit jamais dans le but d'une action : qu'il y ait des hommes, qu'il y ait la vie, qu'il y ait un monde fait pour cela, se trouve placé sous l'éclairage orageux de la menace de l'agir humain »². De 1990 à 2000, le coût des cataclysmes a décuplé³. Les choix de la majorité des maîtres d'ouvrage et des maîtres d'œuvre français n'ont pourtant pas changé.

Les images abondent de la ruine de la planète, comme celle-là : « le fleuve Jaune, baptisé Douleur de Chine pour ses terribles inondations [...] s'est tari pour la première fois en 1972 à cause du surpompage lié à l'irrigation à outrance et à l'industrialisation galopante [...]. En 1997, il n'a pas rejoint la mer pendant 226 jours... »⁴ ! Cette année-là, 180 pays signent le Protocole de Kyoto. 38 pays industrialisés s'y obligent à réduire leurs émissions de gaz à effet de serre entre 2008 et 2012 à des niveaux plus bas de 5,2% à ceux de 1990. Fin 2004, les Etats-Unis, principal émetteur de gaz à effet de serre n'a pas ratifié ce traité, alors que l'impact écologique des activités humaines dépasse déjà de 30% les capacités de la planète à se renouveler et à absorber les pollutions, alors que les experts de l'*Arctic Climate Impact Assessment* après quatre ans d'études concluent à une hausse de 4 à 7° C en Arctique d'ici 2100, et à une débâcle de la moitié de la banquise. Mutation maîtrisable si les émissions sont réduites de 50%, et non pas des 5,2% ! Face à ces résultats, James Lovelock pionnier de l'essor de la conscience environnementale publie un article dans *The Independent* : la Terre est prise dans une accélération systématique de son réchauffement, il n'y a « plus le temps pour expérimenter des sources d'énergies visionnaires. La civilisation est en danger imminent. [...] L'énergie nucléaire est la seule solution verte »⁵ !

Le mode de développement de l'Occident est en cause ; pourtant il sert de modèle aux continents émergents, même dans la conception des villes. Ceux qui concourent à l'établissement humain : maîtres d'ouvrage et maîtres d'œuvres, constructeurs, comme ceux qui y vivent sont dès à présent responsables par leurs actes, leurs silences, leurs inerties, leurs envies de ne pas savoir ou de ne pas changer. La population mondiale grossira d'environ 50%, de 6,3 en 2003 à 8,9 milliards d'ici 2050. « Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, la population urbaine devrait atteindre 50% de la population mondiale en 2007 »⁶ et 80% à la fin du

siècle. La pollution chimique par le chauffage ou la climatisation des bâtiments dépasse celle des véhicules, et est devenue l'une des causes principales des fléaux humains actuels, tels cancers, stérilités, maladies congénitales, etc.⁷ Après l'agriculture, la construction est la deuxième industrie mondiale, et la production de ses matériaux consomme une énergie considérable et des ressources non renouvelables. Les villes et les architectures, si elles sont bâties aujourd'hui comme hier, sont obsolètes avant d'être livrées alors qu'elles engagent l'avenir. Comment dans 20 ans protégeront-elles leurs habitants et participeront-elles à la résorption de la crise environnementale, sociale, économique de la planète ? Quelle demeure préparent-elles pour l'humanité tandis qu'être là ne suffit plus et qu'il faut songer à rester là ?

Il y a 17 ans, le rapport Brundtland sur l'état de la planète est remis à l'ONU. « Our common future » place la mesure éthique de l'humanité au centre de notre devenir, et fait du développement durable la réponse aux besoins du présent qui ne compromet pas la capacité des générations futures à satisfaire leurs propres besoins. Même critiqué — le fond : développement ou décroissance ; la traduction : durable, équitable, soutenable —, le développement durable est à l'œuvre. En France, les récentes lois s'y réfèrent. Basé sur les idées de *besoin* (maintenir un standard de vie acceptable pour tous) et de *limite* (capacité de l'environnement à remplir les besoins du présent et du futur selon l'état de la technologie et des structures sociales), il s'appuie sur 3 piliers environnemental, social et économique dont l'intersection crée les conditions de vie durables. La ville en fut omise, cela dure : au sommet de la Terre à Johannesburg en 2002, on l'oublie encore⁸. Et la culture, absente des fondations du développement durable n'apparaît même pas comme solution. Pourtant le passage au réel des idéaux les plus élevés, comme ceux de notre humanité éprise de solidarité face au péril, dépend de ces « figures historiques cohérentes »⁹ qui ne forment plus le cadre de réalisation des idéaux, mais le moyen dialectique de leur passage au réel. Il fallait revendiquer la place de la culture en tant que quatrième pilier, la France le fit à Johannesburg au nom de la diversité culturelle¹⁰.

Premier aperçu : dans la mise en œuvre du développement durable, on assiste à une hégémonie des réponses techniques. Si pallier les excès de la technique requiert la technique, force est de s'armer contre une autre dérive techniciste, surtout en France où le poids de la technique et de la science est lourd de raison. Différemment des pays anglo-saxons où la crise « a été entendue comme une incitation à redéfinir les rapports de l'homme et de la nature », en France « on a plutôt considéré que le problème était d'abord scientifique et technique et que les questions d'environnement relevaient de l'expertise »¹¹. L'immédiateté de la réponse morale des uns et le recours à la légitimité scientifique des autres éclairent en partie le retard des pays latins. Deuxième aperçu : dans le domaine de l'aménagement, l'environnement a pris le pas sur les autres aspects du développement durable. État né de la criante brutalité de la crise environnementale, du traitement séparé des dimensions environnementale, sociale et économique, de l'oubli de la culture valeur transversale s'il en est, enfin de la difficulté d'imaginer un projet soudant environnement-société-économie. État dont on pressent les séquelles dans des choix techniques favorisant l'environnemental au détriment du social, et générant des ségrégations sur la base d'inégalités environnementales. Troisième aperçu : les défauts de jeunesse du développement durable n'en font pas moins la voie la plus active de réponse à la crise planétaire. Encore faut-il s'y engager ! Ses qualités et ses dérives s'adressent en direct aux maîtres d'œuvres. Faut-il les mettre en demeure maintenant que « la protection de l'environnement arrive au même niveau de priorité que la lutte contre le terrorisme, la pauvreté ou la guerre, aussi bien dans les pays développés que dans les nations plus pauvres »¹² ? L'avenir à la lumière d'une éthique de l'en-commun devrait les toucher, eux qui par projet pensent l'avenir,

œuvrent aux côtés des sociétés, forts de la secrète connivence liant éthique et établissement humain. L'oubli de la ville siège de l'humanité à venir, la revendication de la culture comme quatrième pilier, la réflexion vitale sur le recours à la technique, tout renvoie à leurs métiers. Mais accéder au durable exige déjà d'accepter l'environnemental puis de ne pas s'en satisfaire. Pour certains le développement durable est une mode, ou de simple bon sens : une bonne orientation et des matériaux sains ; pour d'autres rien de plus durable qu'une architecture traditionnelle ; d'autres dans le bioclimatique depuis 30 ans « en font depuis toujours », etc. Par malheur ils se trompent et se rallient *de facto* aux pollueurs, à ces entreprises qui disent faire du développement durable depuis toujours sans le savoir comme Monsieur Jourdain de la prose (sic!). Le développement durable est tout sauf le retour au bon vieux temps. Le bon sens et l'approche environnementale ne dénouent pas la complexe situation actuelle. Notre époque exige un engagement collectif critique et une adhésion personnelle infinie pour assumer la capitale révolution des esprits et des conduites à venir.

La Haute Qualité Environnementale (HQE) agite le petit monde de l'architecture, fait écho à cette histoire, y répond utilement mais souffre de ses faiblesses. Définie dans les années 90 au sein de l'atelier ATEQUE, cette démarche vise à limiter les impacts environnementaux des bâtiments. Elle vient d'un souci de management de la qualité dans la construction, valorise les préoccupations de santé et de confort, se distinguant par là d'approches seulement énergétiques ou matérielles. Les 14 cibles de l'Association HQE en sont la formalisation initiale¹³. Check-list efficace dans la langue des métiers du bâtiment, elles ont un rôle crucial pour la diffusion du concept. L'approche qui a présidé à leur mise au point est scientifique, une analyse rationnelle fondée sur une pensée systémique des procédés et des techniques. Elle classe les diverses composantes du bâtiment, les étudie séparément, selon des catégories qui renvoient trait pour trait à des métiers scientifiques et techniques, des spécialités de l'ingénierie et de la construction. La notion de confort au cœur de la démarche, divisée en sous-conforts acoustique, thermique, olfactif, visuel est abordée par la mesure et la quantification. Les conséquences premières de la HQE sont d'abord un surcroît du nombre d'intervenants techniques, puis une hausse de la part technique du projet, et enfin un contrôle de l'innovation par le monde professionnel du bâtiment. L'innovation surtout déployée dans les matériaux et les dispositifs technologiques, le concepteur est pris dans un cercle de contrôle : fabricant, C.S.T.B., constructeur et assurances, certificateurs et qualificateurs. Pour ne pas limiter le développement durable dans le bâtiment — et par contrecoup en architecture — aux seuls apports des techniques environnementales, d'autres cibles doivent apparaître, d'autres enjeux être reconnus mêlant gestion du territoire, éthique, développement local, participation, par exemple : les impacts de la situation du bâtiment sur l'aménagement durable du territoire (comme dans la méthode anglaise BREAMM, la distance aux transports en commun), des critères éthiques dans le choix des matériaux et des composants (travail des enfants, conditions de travail, non-discrimination, traçabilité des produits, etc.), le rôle de la construction du bâtiment dans le développement économique de filières locales, l'établissement d'une collaboration en amont avec les usagers afin d'organiser une utilisation pertinente du bâtiment...

Si la HQE manifeste la technique plutôt que la culture (on parle de lux et de visuel pas de lumières, de décibels et d'acoustique pas de sons, d'olfactif pas d'odeurs, etc.), elle porte néanmoins une dimension architecturale sous-jacente, même si les rédacteurs des 14 cibles se sont attachés à ne jamais employer le mot « architecture » à s'en tenir à celui de « bâtiment », et même s'ils précisent en note de fin que, bien que la HQE soit globale, « seules les questions de pérennité, de sécurité, de confort psychosociologique, de confort spatial et de confort d'activité en

sont exclues »¹⁴, c'est-à-dire une large part de ce qui concourt à l'architecture. Malgré ces précautions, le texte fondateur laisse transparaître une théorie de l'architecture ranimant la conception vitruvienne de l'art de bâtir, adaptée au temps : l'architecture comme art de bâtir environnemental. Cette mutation s'inscrit dans la lignée des théories rationalistes, proche du Rationalisme structurel si influent au XIXe et XXe siècles, caractérisé par une quête de la vérité arc-boutée au calcul des structures. Dans la HQE, la recherche de vérité s'appuie sur la viabilité des calculs de calories, de décibels, de lux, etc. Théorie de ce jour, elle retient la position centrale de l'homme qu'elle envisage comme un être isolé et sensoriel dégageant des calories, et évacue ainsi les aspects politiques et sociaux de l'expérience spatiale. Situation troublante en ce temps où nous sentons la nécessité de réinvestir la dimension collective du projet architectural et urbain vers le projet citoyen. À ce recentrage sur le bâtiment et l'expérience individuelle s'ajoute un concept englobant : l'harmonie dans la relation de l'homme à l'objet bâti et dans la relation des objets bâtis entre eux. La cible 1 demande une « relation harmonieuse des bâtiments avec leur environnement immédiat », selon le présupposé que tout environnement mérite que l'on s'harmonise à lui, comme si une vision romantique de la nature prenait le pas sur l'idée d'environnement. Que faire quand l'alentour est sans qualité ? Doit-on produire une architecture sans qualité ou masquer l'alentour ? Penser que tout ce qui est antérieur est forcément porteur d'une qualité est une perversion de la politique de protection qui s'appuie sur une vision angélique du monde déjà là. La H.Q.E. repose sur le postulat admis d'un extérieur malade de pollutions ; elle engage autant à ne pas le dégrader davantage qu'à créer un intérieur sain, isolé et protégé du dehors par l'entremise de la technique. Cette position proche d'un versant du mouvement sociétal (« se protéger de l'extérieur ») est politiquement chargée de suites ; en son nom se trame « la dissociation sociale ». Depuis les périodes hygiénistes et fonctionnalistes, nous savons aussi la nécessité de nous défendre des discours faisant de la vérité scientifique un système, surtout quand ces discours articulent hygiène, santé, environnement et science. On le voit : le recours vital à la HQE pour que les bâtiments soient environnementaux enjoint les architectes à garantir leur part ; s'ils se satisfaisaient de la HQE, ils renonceraient à leur fonction sociale, politique, culturelle, historique.

Comment passer de la construction environnementale des bâtiments à l'architecture au sens du développement durable ? La réponse convenue est que la montée graduelle du bâtiment au quartier vers la ville opérera ce changement. Cette hypothèse s'appuie sur un ensemble fait de densités, d'énergies, de gestion des déplacements, de mixité sociale, d'environnement et de participation citoyenne. Mais cet ensemble n'aligne que des moyens. Pour leur donner sens il manque un projet visant à renouveler les conditions de l'établissement humain, à établir un nouveau dialogue avec ce qui reste de « nature ». Un projet qui admette l'interdépendance de tous les aspects de notre monde et vise au partage d'idéaux communs dans la situation décrite par Peter Sloterdijk : « En organisant la communauté des derniers [*hommes, la politique*¹⁵] est forcée de tenir un pari dont les exigences sont sans précédent ; elle est confrontée au devoir de faire de la masse des derniers une société d'individus qui prennent sur eux de devenir enfin des intermédiaires entre ascendance et descendance. La société hyperpolitique est une communauté qui, dans l'avenir, devra aussi miser sur une amélioration du monde »¹⁶. Sloterdijk relance le projet humaniste pour la multitude, projet qui engage plus encore l'architecture dans sa fonction organisationnelle.

Une part du projet politique manquant échoit aux concepteurs, c'est celle qui touche à la structure spatiale des sociétés, et donc à la conception générale de l'espace. Notre espace n'est plus moderne alors que l'approche environnementale de la ville ressuscite les critères de l'urbanisme

moderne : orientation, ensoleillement, ventilation, séparation des flux, « espaces verts », standards architecturaux, théorie des densités équivalentes, etc. Nous entrons dans l'espace d'une intériorité continue, où les mouvements, échanges et interactions associent êtres, lieux et matières dans une fluidité aléatoire. Trop attachée aux artéfacts, la résolution actuelle de la crise de l'environnement ne rend pas compte de cette révolution. Il ne s'agit ni de l'objectif de la HQE visant à la création d'un intérieur sain, ni de cet accroissement continu des intérieurs contrôlés climatiquement, ni de ces échanges entre intérieur et extérieur maîtrisés par la technique (façades, machines). Nous vivons dans un monde fini ; pour nous, il n'y a plus de dehors sur terre. Nous sommes dans un espace dont la continuité semble définitive, malgré les expressions hétérogènes des communautés. Les deux aspects de notre monde : biosphère et monde virtuel produisent la même immense intériorité, finie mais dont l'étendue serait telle qu'on la percevrait infinie, une nouvelle étendue, assimilable à une atmosphère celle d'une multitude de la même sphère, ou bien à un climat où s'enroulent l'être, l'existence et l'établissement. Nous ne sommes pas en expansion, même si notre nombre augmente, même si l'inflation de l'économie existe. Nous sommes en insertion, à l'intérieur d'un monde connu, au cœur d'une histoire dont le dessein se donne. Chaque venue au monde n'élargit pas le monde, mais lui confère plus de densité, et — on le sait — plus de gravité et de fragilité. C'est un peu plus d'humanité chaque fois ajoutée. L'arrivée d'un être comme d'un projet se comprend vis-à-vis de la terre, pas que des lieux.

Il nous faut inscrire l'avenir de cette intériorité continue, finie et partagée, au programme des lieux, des architectures et des villes, engager l'accueil de ce qui est à venir et inconnu, construire une passion pour la vie tant hommes que matières, bâtir un monde équitable et désirable, penser le temps et l'espace chevillés aux êtres et aux choses, ré-enchanter le quotidien. Ce qui signifie : fonder nos choix sur l'éthique ; épargner les quatre éléments : eau, air, terre et feu ; négocier en permanence avec la terre et les gens ; reconnaître l'interdépendance de toutes les dimensions ; penser le projet en termes d'échange. Ce qui se traduit dans le concret du projet et du terrain, par l'emploi systématique des cibles HQE, accompagné d'une kyrielle de positions ou dispositions : partager entre maîtres d'ouvrages, aménageurs et citoyens le sens, le rôle et l'urgence de l'approche durable ; apprendre les arcanes de la négociation permanente, du partage comme forme d'autorité (écoute, dialogue puis affirmation du projet) ; s'engager d'abord dans la transformation de la ville existante ; reconsidérer les lois, rédiger des règlements urbains et des cahiers de prescriptions selon les enjeux durables ; concevoir des projets urbains comme stratégies pas seulement formes, gestion du temps pas que des sols ; des projets urbains qui réduisent les déplacements, augmentent la densité bâtie et végétale, pensent les mixités sociales, programmatiques et générationnelles dans la durée, fassent foisonner les usages dans les jours et les années, intègrent des lieux publics couverts comme ouverts concédés aux usages associatifs, annoncent le très grand bâtiment, etc. ; penser le projet architectural selon l'économie globale de la fabrication des matériaux, à la réalisation, à l'usage jusqu'à la déconstruction ; réfléchir avant de démolir, produire moins de déchets, valoriser les déchets d'usage ; penser les structures pour une flexibilité et une organicité des plans ; ne pas s'en tenir aux formes passives de l'architecture bioclimatique, produire des architectures actives ; penser l'insertion d'une architecture non pas en fonction d'un lieu figé dans l'instant du projet mais en fonction du lieu face aux enjeux d'avenir ; promouvoir les esthétiques durables.

Et tout ce qui nous reste à inventer dans l'urgence de l'engagement.

-
- ¹ - SLOTEDIJK, P., *Dans le même bateau*, Payot & Rivages, Paris, 1997, p.85
- ² - JONAS H., *Le principe responsabilité*, Flammarion, Paris, 1998, p.265.
- ³ - SACQUET A.-M., *Atlas mondial du développement durable*, Autrement/Le Comité 21, Paris, 2002, p.33
- ⁴ - de BARTILLAT L. et RETTALACK S., *STOP*, Seuil, Paris, 2003, p.199
- ⁵ - LOVELOCK J., *Nuclear power is the only green solution*, in *The Independant*, 24/05/2004, www.ecolo.org/media/articles/articles.in.english/love-indep-24-05-04.htm
- ⁶ - www.un.org.esa/population/publications/wup2003/POP899_French.doc
- ⁷ - Lire l'*Appel de Paris*, Colloque de l'Unesco, 7/05/2004, visant à alerter la société sur les dangers sanitaires des pollutions chimiques, <http://appel.artac.info/appel.htm>
- ⁸ - Rapport du Comité Français pour le Sommet Mondial du Développement Durable www.agora21.org/johannesburg/rapports/cfsmdd.pdf
- ⁹ - RICCEUR P., *Histoire et Vérité*, Seuil, Paris, 1955, p.296
- ¹⁰ - Discours du président de la République, 3/09/2002, accessible sur www.elysee.fr/cgi-bin/auracom/aurweb/seach/file?aur_file=discours/2002/0209AF05.html
- ¹¹ - LARRERE C., *Les philosophies de l'environnement*, PUF, Paris, 1997, p.5/6
- ¹² - HONORINE S., « *La nature, priorité absolue du terrien* » sondage GlobalScan, sommet de la nature de Bangkok, in *Libération* 24/11/2004, p.13
- ¹³ - Cibles n°1 "Relation harmonieuse des bâtiments avec leur environnement immédiat" ; n°2 "Choix intégré des procédés et produits de construction" ; n°3 "Chantier à faibles nuisances" ; n°4 "Gestion de l'énergie" ; cible n°5 "Gestion de l'eau" ; n°6 "Gestion des déchets d'activités" ; n°7 "Entretien et maintenance" ; n°8 "Confort hygro thermique" ; n°9 "Confort acoustique" ; n°10 "Confort visuel" ; n°11 "Confort olfactif" ; n°12 "Conditions sanitaires" ; n°13 "Qualité de l'air" ; n°14 "Qualité de l'eau".
- ¹⁴ - *Définition des cibles de la qualité environnementale*, Association HQE, p.15
- ¹⁵ - Politique que le philosophe appelle l'hyperpolitique (note de l'auteur)
- ¹⁶ - SLOTEDIJK, P., *Dans le même bateau*, op.cit, p.86/87